



Style libre pour un **Montréal complètement cirque** caméléon Page E 3



Claude-Emmanuelle Yance, écrire le plus grand mystère qui soit Page E 7

Culture & Livres

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 29 ET DIMANCHE 30 JUIN 2013

FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL



CHRISTIAN TIFFET

Fats Waller dans la joie et le mouvement

Jason Moran revisite le répertoire légendaire en le dopant à l'afrobeat, au R&B et au hip-hop

Artiste jazz de l'année en 2011 selon les lecteurs du célèbre magazine *Downbeat*, le pianiste Jason Moran s'attaque à un morceau de choix cette semaine au Festival international de jazz de Montréal: une plongée éclatée — et résolument contemporaine — dans l'œuvre foisonnante de Fats Waller. Gros party en perspective... si la salle le permet.



EVA HAMBACH AFP

Le pianiste Jason Moran

au répertoire de Waller a immédiatement séduit Moran, que l'on sait ouvert à tous les défis musicaux — et enclin au partage de l'espace artistique avec plusieurs disciplines. Mais pas question de jouer Waller à la Waller des années 30: Jason Moran tenait à ce que son projet ait les deux pieds dans le présent musical. D'où le mélange de hip-hop, de Motown, de funk, de house, de R&B, d'afrobeat, le tout servi avec une touche New Orleans, des éléments de clavier *stride* (on parle de Fats Waller, tout de même) et une «urbanité soul-jazz», dixit *Downbeat*.

Fragments

«Peu importe ce qu'on ajoute, je garde toujours les lignes de piano très fortes, très claires, explique Jason Moran. C'est ce qui tient le tout, et ça rappelle à quel point Fats Waller était un virtuose.» Ça oui: on se souvient beaucoup de Waller pour ses chansons, mais on oublie parfois que le pianiste a laissé une empreinte indélébile chez nombre de successeurs.

«Il a transcendé magistralement le style des instrumentistes stride de Harlem en développant l'usage d'une main gauche puissante qui assure une profonde assise rythmique», note le *Dictionnaire du jazz* (Bouquins) dans son entrée sur le musicien né en 1904 et décédé à 39 ans (d'une pneumonie contractée dans un train à l'arrêt...). Il avait une touche subtile ou grasse, selon le besoin. Le swing, lui, était constant.

Mais il faudra être attentif pour reconnaître la musique

GUILLAUME BOURGAULT-CÔTÉ

Le théâtre Jean-Duceppe n'est pas nécessairement le lieu le plus funky en ville, avec ses longues rangées de sièges bien sages. N'empêche que c'est là que Jason Moran promet la plus grosse fête musicale ce samedi. «C'est un show où tu amènes ta date, tu prends un verre et tu danses sur du Fats Waller dopé à l'afrobeat, au R&B et au hip-hop.» Compris?

Pour ce qui est de danser entre deux fauteuils de Duceppe, c'est à voir. Mais Jason Moran sait à tout le moins que l'œuvre qu'il a créée en 2011 à l'invitation du New York Harlem Stage Gatehouse a le mordant qu'il faut pour soulever une foule.

Downbeat racontait qu'à la première, les spectateurs ont repoussé les chaises sur le côté pour créer une vaste piste de danse immédiatement prise d'assaut. La scène était chauffée par une quinzaine de musiciens et danseurs réunis autour

du piano de Moran et du micro de la chanteuse Meshell Ndegeocello. Le *New York Times* notait dans son compte rendu la bonne humeur contagieuse d'une foule bigarrée comprenant des couples de tous acabit et de toutes allégeances, blancs, noirs, jeunes, vieux.

«Fats Waller compte énormément dans l'histoire du jazz, raconte Moran en entretien. À mes yeux, il incarne parfaitement une des fonctions premières du jazz, celle de se sentir bien [«feeling good»] et d'avoir envie de danser.»

Assurément l'un des jazzmen les plus appréciés et les plus respectés de l'époque (avec Brad Mehldau, Robert Glasper et Vijay Iyer, notamment), Moran a été approché par le Harlem Stage dans le cadre d'une série que l'organisme réserve aux pianistes ayant vécu et marqué Harlem — le Harlem Stage soutient des «artistes visionnaires de couleur» en commandant et en diffusant des œuvres qui «répondent aux conditions sociales et politiques qui façonnent nos vies».

La proposition de s'attaquer

VOIR PAGE E 4: MORAN

«À mes yeux, Fats Waller incarne parfaitement une des fonctions premières du jazz, celle de se sentir bien [«feeling good»] et d'avoir envie de danser»

Jason Moran



TROIS KILOMÈTRES DE SENTIERS...
OEUVRES D'ART EN FORÊT...

SYMPOSIUM INTERNATIONAL
D'ART-NATURE MULTIDISCIPLINAIRE

LIEUX
2013



TERRITOIRE ART-NATURE

LES JARDINS DU
PRÉCAMBRIEN

DU 6 JUILLET AU 20 OCTOBRE 2013 À VAL-DAVID

À NE PAS MANQUER • Venez voir les artistes en création du 6 au 14 juillet

www.jardinsduprecambrien.com

819 322-7167 ou 1 877 858-1222

PROGRAMMATION MULTIDISCIPLINAIRE...
LIEU UNIQUE À DÉCOUVRIR ...



CULTURE

Blues de drapeau



ODILE TREMBLAY

Ce jour-là, il y avait comme un os. L'os de la commission Charbonneau grignoté en feuilleton dans les chaumières, mois après mois, en plaisir coupable. Mais après que le sourire sibyllin de la juge se fut effacé du petit écran — comme celui du chat du Cheshire dans *Alice au pays des merveilles* —, on a baissé la tête, ouais, pas de quoi pavoiser, en se trouvant beaux pis fins. Trop de compatriotes ont développé des tendinites sous le poids des enveloppes brunes. Et on le sait bien, allez, que la gangrène du manque d'éthique dépasse le monde de la finance, de la politique ou de la construction, pour atteindre le cœur de la bête sociale.

Alors, festoyer à la Saint-Jean, sous un orage qui gronde par-dessus le marché, façon trompettes du Jugement dernier, en semant de sinistres panes de courant. Pas tentant!

D'ailleurs, qui pourrait trouver les mots pour percer notre brouillard? En cette première Fête nationale depuis l'élection d'un parti souverainiste, après neuf ans de règne libéral, on se serait souhaité davantage que des vœux de liberté de Pauline Marois, assaisonnés de souvenirs d'enfance. À la télé, sa voix mal assurée se serait voulue rassurante. Non, ce n'était pas ça!

On a suivi la fête pourtant. Sur le site, la pluie avait cessé. Et Guy A. Lepage savait y faire. On pensera ce qu'on voudra de son *Tout le monde en parle* aux invités qui cachent leur trac en riant trop fort à pleines rangées de dents. N'empêche! Si lui et son fou roulent des mécaniques comme les rois du stade avant d'entrer en piste, c'est qu'ils possèdent le pouvoir, né de la popularité et de l'influence. Oprah Winfrey à l'échelle Québec. Big! Big! Big!

Du coup, lundi soir, au spectacle de la Saint-Jean, dans notre ville alors sans maire, ce même Guy A. Lepage en maître de cérémonie trouvait pleine légitimité pour solliciter une plus haute mission: celle de guide de la nation. Il s'en acquitte fort bien depuis cinq ans, remarquez. Mais sous un Québec en blues, ça se remarque davantage.

À le voir appliquer la pommade sur les plaies vives des derniers scandales, réveiller les ardeurs nationalistes engourdis, dénoncer, aligner son monde, lancer des mises en garde, on sentait l'aisance du chef de clan, adoubi comme tel. Patinant malgré tout comme Elvis Gratton à l'heure de définir le Québec et ses habitants: «*Moi, mon Québec, je le veux en français d'abord. Je le veux égalitaire et solidaire. Je le veux laïque en public et ce que vous voudrez en privé, respectueux des différences, mais fier de ses racines, accueillant envers les autres, mais mai-*



FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

Les plaies laissées au Québec par les derniers scandales ont pu refroidir les envies de festoyer à la Fête nationale.

tres chez lui.» Tout un programme!

Mais une fois la table servie aux nobles idéaux, on saluait son exercice de haute volée. Fallait le voir mettre son monde en garde contre la xénophobie, l'encourager à défendre la françaisité et à mieux le parler, tout en rendant à l'anglais son statut de langue planétaire, dénoncer la mise à sac de nos ressources naturelles et les mauvais citoyens qui cachent leur bas de laine aux îles Caïman pour fuir l'impôt.

Ses mots frayaient leur chemin entre les raps de Samian, les chants de Richard Séguin, les vire-langue de Raoul Duguay, l'hommage à Dédé Fortin. Clou du show: le classique des Colocs *Tassez-vous de d'là*, entre désespoir et compassion, entre poing fermé et main tendue, avec le fameux refrain en wolof. Tous ensemble vers des lendemains possibles, peut-être. En chansons comme en paroles. L'audience avait envie d'y croire.

N'empêche: il fut un temps où des politiciens, Lévesque ou Bouchard, savaient toucher leur peuple dans les moments difficiles, désamorcer les mines, insuffler de l'espoir. Aujourd'hui, seul notre plus célèbre animateur de talk-show revendique le pouvoir du

verbe. D'autres lui ont laissé le champ libre. Les mêmes qui n'inspirent plus grand monde. Car le vide du discours politique perceait en silence. Comme une démission d'en haut un soir de Saint-Jean. L'acronyme PQ n'était pas souvent mentionné. Un blues, là aussi. À la Fête du Canada, Harper, mal en point, ne pavoisera pas fort non plus. Ça console un peu.

En attendant Louis Cyr

On dira ce qu'on voudra. Un peuple qui cesse de croire en lui roule comme une voiture vers l'accotement mou, pendant une grève des employés de la voirie. La fierté, c'est le premier moteur. Faut pas qu'il tombe en panne.

Prenez le film *Louis Cyr* de Daniel Roby, attendu le 12 juillet comme le Messie, susceptible de réconcilier le public avec son cinéma. Depuis le début de l'année, nos films maison ont atteint la part de marché de 2,47% aux guichets. Infime poussière! «*Une chute de 10% par rapport à 2012 à pareille date*», m'explique Pascale Dubé de Cinéac, la gardienne des statistiques. Or 2012 était un cru catastrophe côté chiffres. D'où ce poids d'attentes sur les épaules baraquées d'Antoine Bertrand, alias Louis Cyr.

Le film devrait atteindre son but: remplir nos salles. À lui la recette gagnante: les acteurs, l'émotion, le cadre historique, l'efficacité du

tour de main, etc. Mais par-dessus tout, il offre aux Québécois un héros tout chaud sur un plateau d'argent. Analphabète, le champion, mais si fort, côté muscles, côté volonté. Il saura porter son peuple, c'est sûr. Pouvoir s'identifier à un gagnant, honnête en plus, pensez donc!

Chromothérapie

Petite suggestion de sortie: allez en famille (les enfants en raffolent), ou entre adultes, sous influence ou pas, voir l'expo de l'Américain Dale Chihuly au Musée des beaux-arts de Montréal. Pour l'arc-en-ciel complet de la couleur, pour l'exubérance, pour la poésie de ses œuvres de verre, pour la bonne humeur à rattraper. On croirait entrer dans un aquarium aux algues gigantesques, aux fleurs, aux méduses lumineuses. Parfois, le plafond se transforme en vitrail organique. Ailleurs, on pénètre dans une forêt de verre, avant de dériver avec une barque remplie d'offrandes en partance pour Cythère. Car il faut prendre l'air et une escapade au musée, c'est moins cher du billet qu'un voyage sur la Lune, où l'on brûle si souvent de s'envoler.

otremblay@ledevoir.com

Cette chronique s'interrompt durant cinq semaines sur la route des vacances d'été. A bientôt!

MUSIQUE CLASSIQUE

Le sacre du concert chez soi

CHRISTOPHE HUSS

Profitez-en tant que ça dure. Les DVD et Blu-ray de grands concerts se multiplient sans que le marché suive réellement cette inflation. La fête s'arrêtera un jour, et pour longtemps...

Le DVD et sa version de luxe, le Blu-ray, sont des produits désormais aboutis et à maturité qui permettent d'être dans son salon à l'écoute des grandes scènes du monde. Grâce au distributeur Naxos, de nombreuses parutions européennes sont offertes. Mais on ne peut que regretter le prix de vente élevé d'un peu plus de 40\$ le Blu-ray.

Certes, par rapport à un billet de concert, cela reste très compétitif, mais par rapport à la consommation de concerts ou d'opéras au cinéma ou par Internet, à travers des banques de vidéos à la demande comme Medici.tv, ou des salles de concert virtuelles, telle la Philharmonie de Berlin, cela risque d'être un peu cher et vraiment pénalisant à court ou moyen terme. En tout cas, il y a de quoi profiter de l'instant présent. Voici quelques idées.

Stravinski: Le sacre du printemps, L'oiseau de feu (suite). Paavo Järvi (Electric Picture, 2012)

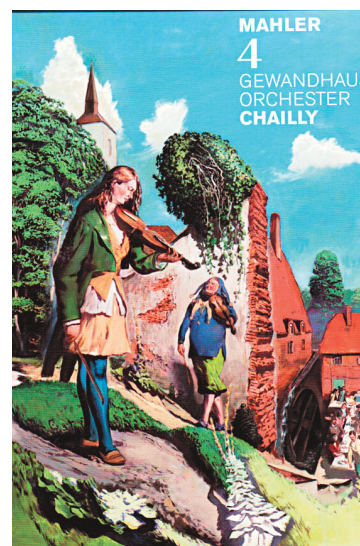
Impeccable parution venant à point nommé pour le centenaire du *Sacre du printemps*. Paavo Järvi et l'Orchestre de Paris concilient soin du détail et animalité, dans une vision puissante mais organique, contrairement à la version discographique de Philippe Jordan (CD Naïve) qui vient de



faire fureur en France mais qui se délite dans une quête narcissique de l'originalité. Le tempo de la fin est de ceux que Stravinski critiquait comme étant trop lent, mais que lui-même adoptait dans son dernier enregistrement!

Mahler: Symphonie n° 4. Riccardo Chailly (Accentus, 2012) et Claudio Abbado (Euroarts, 2006)

À un mois d'écart, un même distributeur, Naxos, met sur le marché deux Blu-ray de deux chefs italiens dirigeant la même symphonie de Mahler, dans deux films du même producteur (Paul Smaczny), chez deux éditeurs différents! Du point de vue sonore, c'est jeu égal. Dans l'image, le concert de Chailly à Leipzig est trop caricaturalement contrasté, alors que celui d'Abbado, avec l'Orchestre Gustav Mahler, au Musikverein de Vienne, est idéalement éclairé. Le réalisateur Hans Hulscher (Abbado) montre davantage l'interaction



du chef et des musiciens. Interpretativement, la *Quatrième* de Chailly est bonhomme, moelleuse et très détaillée. Celle d'Abbado est hédoniste, plus surprenante et curieuse. Les sopranos Juliane Banse (Abbado) et Christina Landsamer (Chailly) font jeu égal. Abbado l'emporte pour l'image plus douce et, d'une courte tête, pour la musique plus pétillante. Avantage décisif: son Blu-ray reprend le concert complet avec un superbe *Pelléas et Mélisande* de Schoenberg.

Bruckner: Symphonie n° 4. Daniel Barenboim (Accentus, 2010), Christian Thielemann (CMajor, 2008), Franz Welsch-Möst (Arthaus, 2012)

Trois Blu-ray de la même symphonie en trois mois! Barenboim est filmé à la Philharmonie de Berlin avec sa Staatskapelle, Thielemann à Baden-Baden avec le Philharmonique de Munich et Welsch-Möst à St Florian avec Cleve-



land. Welsch-Möst se disqualifie d'emblée par l'emploi de la dernière partition à la mode (édition Korstvedt) qu'un noyau de lobbyistes essaie de faire passer pour intéressante. Barenboim, grand brucknérien pourtant, déçoit dans un concert où les plans sonores s'assemblent de bric et de broc, avec de grands ratages (le crescendo initial du finale). Thielemann a l'avantage de coupler deux symphonies (nos 4 et 7). L'image est un peu froide, trop contrastée et le son, globalisant. Le côté pataud narcissique de Thielemann nous amène à ignorer les trois nouveautés pour, plutôt, découvrir l'art de Gerd Schaller en CD.

Mariss Jansons dirige Beethoven et Strauss (Arthaus, 2011)

À la Philharmonie de Munich en 2011, un concert réunissant le 3^e Concerto de Beethoven avec Mitsuko Uchida et *Une vie de héros* de Richard Strauss. C'est un concert et,



donc, Uchida n'est pas aussi impeccable qu'en studio. Je préfère aussi l'art du trille d'un Till Fellner, mais le nombre de subtilités a de quoi nourrir de nombreuses réécoutes. Uchida nous offre même une *Sarabande* de Bach hors du temps, en bis. Dans *Une vie de héros*, Jansons, moins sensuel que Kempe ou Karajan (en CD), laisse s'exprimer la puissance et la matière de cet orchestre magnifique. Petit défaut, là aussi: une température d'images un peu froide avec des contrastes creusés, auxquels s'ajoutent de curieux cadrages de Jansons dans Strauss. Ce n'est pas renversant, mais globalement l'affiche tient ses promesses.

Harnoncourt dirige la Missa solemnis de Beethoven (CMajor, 2012)

Nikolaus Harnoncourt est le grand sacrifié de l'effondrement des majors du disque classique. L'élan s'est interrompu avec le sabotage de



Warner en 2000. BMG n'a jamais eu cette même complicité avec lui et aujourd'hui Sony Classical ne distribue même plus ses enregistrements en Amérique du Nord! Un concert de la *Missa solemnis* de 2012 avec le Concertgebouw d'Amsterdam est donc pain béni. Comme dans son enregistrement audio, Harnoncourt allie comme personne monumentalité et prière. On notera la présence du Canadien Gerald Finley dans l'excellent quatuor de solistes — tous des chanteurs, pas des forts en gueule. Le son est excellent, l'image, très correcte.

Le Blu-ray (ou DVD) de Harnoncourt est à conseiller, aux côtés du *Sacre du printemps* de Paavo Järvi, après le Mahler d'Abbado et avant le concert de Mariss Jansons.

Le Devoir

D Voir Des extraits de quatre DVD à ledevoir.com/culture/musique

CULTURE › ARTS DE LA SCÈNE

Le cirque
façon caméléonMontréal complètement
cirque plonge en style libre,
sans figures imposées

ISABELLE PARÉ

Déjà quatre ans qu'une vague de cirque déferle tous les étés à Montréal, mais cette fois, Montréal complètement cirque (MCC) sort de ses gonds pour squatter du côté des arts visuels, du théâtre, de la poésie, pour livrer les formes les plus libres et les plus inattendues. Façon caméléon, le cirque s'amuse à gambader loin de la piste du cirque traditionnel.

On le verra avec les jongleurs britanniques inspirés par Pina Bausch, avec un clown existentialiste rompu au buté, avec les acrobates anti-propagande à moitié nus venus de l'Australie et le cirque sensoriel décliné sur des lieder de Schubert... Purée! Le cirque de cette quatrième édition de Montréal complètement cirque (MCC) met son propre genre au défi, tout en offrant une série de propositions qui renvoient aux origines de la piste.

Devenu un incontournable de l'été et un nouveau joueur dans l'échiquier culturel montréalais, le festival de cirque produit par la Tohu se prépare à déballer 14 spectacles venus de trois continents dans 12 salles différentes, sept premières nord-américaines et une toute nouvelle cohorte de troupes québécoises, avec quatre créations complètement hétéroclites.

On exploitera la veine cabaret dans le grand *Music-hall de la Baronne*, une rencontre entre théâtre et cirque créée par Jeannot Painchaud, signée par Rémy Girard et mise en scène par Denis Bouchard, pour marquer les 20 ans du Cirque Eloïze.

«C'est en fait un spectacle mi-théâtre mi-cirque, comme l'étaient les shows de cabaret à l'époque. Les chansons sont interprétées en direct par toute une série de personnages, dont la Baronne, Renaud, le maître de cérémonie, Manuel, l'homme à tout faire, et la nièce,

Désirée», explique Denis Bouchard. L'idée: évacuer la notion d'une succession de numéros pour livrer un hybride où acrobates et musiciens s'entremêlent. «On essaie d'amener le cirque dans notre univers et le théâtre ailleurs», ajoute-t-il.

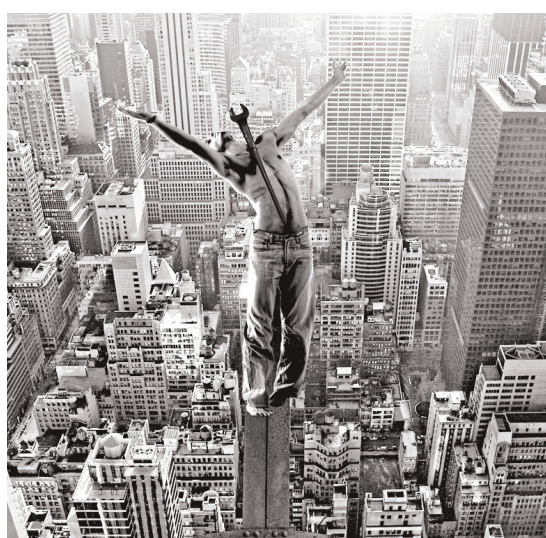
Autre venue attendue au théâtre Outremont: celle des Britanniques du Gandini Juggling. Neuf jongleurs émules de Pina Bausch, qui rendront hommage à la papesse de la danse contemporaine avec 80 pommes entre ciel et terre. On ne peut plus loin des habituelles routines de jonglerie avec quilles ou cerceaux, affirme Sean Gangini, cofondateur avec sa femme de cette troupe déjantée.

«Il y a tellement à faire pour sortir la jonglerie des sentiers battus! Il y a plein de nouveaux vocabulaires. C'est un art en pleine révolution. Nous, on a travaillé avec un dramaturge pour cette parade bauschienne, mais on ne pensait pas que son fantôme serait si présent!», dit-il.

Incartades

Côté révision des genres, il faudrait aussi musarder du côté des clowns, puisque cette édition y consacre tout un volet. Dans la veine révolutionnaire, Ludor Citrik, clown abrasif qui fait un tabac en France, devrait lui aussi ajouter sa pierre à cette vague anti-conformiste. Dans *Qui sommes-je?* ce critique acerbe incarne un bébé naissant à qui l'on enseigne les rudiments de la vie sociale. Mais le bouffon trash, qui ne craint pas d'amener la clownerie du côté de la violence et de la porno, tourne tout en dérision, varlope la dictature des conventions à grands coups de rires jaunes et grinçants. «On s'est questionnés sur ce que voulait éduquer un humain. L'idée n'est pas de dénoncer les règles, mais de créer la liberté dans la dictature du convenable», explique Cédric Paga, qu'incarne ce maître du désordre.

Ce volet clown accueillera aussi les Espagnols d'Escarlata Circus, qui feront du pugi-



La troupe Flip FabriQue vivra ses retrouvailles à la Tohu avec *Attrape-moi*, alors que les travailleurs d'*Iron Workers* s'élanceront du haut des gratte-ciel dans la Satsphère. Anticonformiste et abrasif, le clown Ludor Citrik bousculera les conventions dans *Qui sommes-je?*



PHOTOS SOURCE MONTRÉAL COMPLÈTEMENT CIRQUE

lat sur un ring de boxe, ainsi que Catherine Germain, une clown française appelée en renfort pour remplacer un éminent scientifique et fait mine de réinventer le monde dans *Le 6^e jour*.

Outre le *Music-hall de la Baronne*, les Québécois seront aussi en force avec quatre autres créations, dont celle de la jeune troupe de Québec Flip FabriQue, qui installera ses quartiers à la Tohu avec *Attrape-moi*. La bande qui a grandi à l'École de cirque de Québec se retrouve après dix ans et recrée un genre de *The Big Chill* version circassienne. «Nous sommes notre propre inspiration. On parle de nos vies, de nos retrouvailles», dit Bruno Gagnon. Parmi les nou-

veaux venus, Nord Nord Est, une autre troupe qui tente la greffe du cirque, du théâtre et de la poésie. L'essai a accouché du *Voyage d'hiver*, un spectacle multimédia que présentera l'Espace Go, où les airs d'opéra de Schubert et le spoken word auront droit de cité.

Une autre incartade très intéressante aussi que celle de Fabrique Métamorphosis, une création faite sur mesure pour la Satsphère où le cirque fera la rencontre des arts numériques. *Ironworkers 777* élèvera les spectateurs au haut des gratte-ciel, où les images de chute libre achèveront de parfaire l'illusion. Enfin, le studio de l'École nationale de cirque accueillera la jeune distribution de Céans dans

Croisé, un spectacle en noir et blanc à l'esthétique léchée.

De l'autre bout de la planète, les Australiens déjantés de la troupe Acrobat débarquent avec *Propaganda*, une œuvre brute en forme d'anti-slogan, offerte par deux acrobates à moitié nus qui passent à la trappe tous les commandements. Du cirque genre carré rouge, avec des formules-chocs et sarcastiques. Les fameux acrobates de Circa sont aussi de retour avec *S*, œuvre qui fait appel aux sens et à la séduction qui sera présentée en première nord-américaine au Théâtre du Nouveau Monde. Une prestation tout en muscles est aussi à prévoir dans *Face nord* de la troupe française Un loup ou l'homme, troupe française où

quatre mecs jouent du coude.

Pour revenir à l'âme du cirque, il faudra aller du côté du petit chapiteau dressé à côté de la Tohu pour voir David Dimitri dans *L'homme cirque*. Un phénomène suisse, 100% cirque traditionnel, où Dimitri joue à la fois le funambule, l'homme canon, l'acrobate, le musicien et dresse son chapiteau seul, sans complices. Bref, un vrai retour aux sources...

Le Devoir

MONTRÉAL COMPLÈTEMENT CIRQUE
Du 3 au 14 juillet. Information et programmation: 514 285-9175, montrealcomplètementcirque.com

DANSE

La 2^e Porte à gauche fête 10 ans de partages esthétiques

FRÉDÉRIQUE DOYON

Peu de collectifs en danse survivent à l'épreuve du temps et des carrières qui s'envolent. Compagnie sans créateur fixe et souvent hors circuit de diffusion habituelle, La 2^e Porte à gauche (L2PAG) passe le cap de ses dix ans en remettant au menu la danse-événement qui l'a fait naître: le Bal moderne entame une tournée de l'île de Montréal, dès le 1^{er} juillet.

Les deux chorégraphes fondateurs, Marie Béland et Frédéric Gravel, ont le vent dans les voiles avec leurs compagnies respectives (maribé - sors de ce corps, Grouped'artGravelArtGroup), ce qui ne les empêche pas d'avoir renouvelé leurs vœux envers le laboratoire collaboratif qu'est devenue L2PAG, lors des remaniements de l'équipe administrative et artistique qui, outre ses cofondateurs, compte aussi Katya Montaignac et Rachel Billet.

Le terme «collectif» a cédé le pas à «plateforme de création», sa mission s'est aiguisée mais reste fondamentalement la même qu'à ses débuts: investir des lieux inusités pour explorer de nouveaux rapports avec les spectateurs et stimuler la collaboration artistique.

«L'idée était de créer une deuxième voie à la principale,



MARC-ANDRÉ LABELLE

Le Bal moderne, né sous la gouverne de Michel Reilhac, permet d'entraîner le public dans de courtes chorégraphies.

d'offrir des solutions de remplacement aux schémas traditionnels et en réponse à la saturation du public en salle, du système de financement», explique Katya Montaignac,

membre de l'équipe depuis 2006 et directrice générale depuis septembre dernier.

Ainsi, *Danse à 10* (2011) invitait huit chorégraphes à investir un bar de danseuses nues,

7 1/2 à part (2008) et *9 1/2* (2009) ont réuni 12 créateurs en colocation artistique dans un appartement. Et ils étaient 60 artistes à occuper les vitrines du magasin La Baie pendant une semaine en 2005. Entre autres projets. Chaque fois, la vision de chacun s'exprime — L2PAG ne fait pas dans la création collective —, mais les idées et questionnements se croisent et s'entrechoquent.

«L'organisme joue un rôle dans la communauté en permettant à des chorégraphes de réfléchir ensemble à leur art, indique celle qui œuvre aussi comme dramaturge et critique à ses heures. Tous nos événements ont entraîné des rebondissements indéniables pour les artistes impliqués.»

Écoute pour voir d'Emmanuel Jouthé, qui a frayé jusqu'au Festival TransAmériques, est né dans le cadre de *7 1/2 à part*, rappelle-t-elle. Idem pour *Petites pièces de poche* des Sœurs Schmutt, qui ont émergé dans *9 1/2 à part*. Même le solo *Snakeskin* de Benoit Lachambre plonge certaines racines dans *Danse à 10*.

10 bals, un blogue

Jolie boucle historique, le Bal moderne par lequel L2PAG a démarré ses activités artistiques en 2004 entame une tournée de l'île de Montréal en collaboration avec les maisons de la cul-

ture. Le concept, qui permet d'entraîner le public dans de courtes chorégraphies, est né en France en 1992 sous la gouverne de Michel Reilhac et a essaimé partout en Europe depuis. Avec l'autorisation de son concepteur, L2PAG en a répandu quelque 25 moutures signées d'autant de chorégraphes, sur le territoire québécois.

«Pour le grand public, c'est une façon de rencontrer trois ou quatre chorégraphes, de voir comment ils présentent et transmettent la danse», souligne Katya Montaignac.

Outre ces dix bals en rafale estivale, L2PAG a aussi lancé un blogue (la2eporteagauche-blogue.wordpress.com) où elle partage ses réflexions actuelles et passées, consignées au fil des années et des événements. Ceux qui ont vu et aimé le *MixOff* du dernier OFFTA, qui jumelait la chorégraphe Marie Béland et le metteur en scène Olivier Choignière, seront ravis d'apprendre que le projet se poursuit, s'enrichit d'autres jumelages pour décortiquer la figure du couple dans une nouvelle mouture présentée en janvier prochain. À suivre...

Le Devoir

D Voir aussi: Un aperçu du Bal moderne en vidéo à ledevoir.com/culture/danse

Les bals de l'été

1^{er} juillet 2013 à 16h30: les chorégraphes Katie Ward, Emmalie Ruest et Marie Béland ont rendez-vous au parc Centennial.

1^{er} juillet 2013 à 19h45: Hélène Langevin, Andrew Turner et Atypique - Le Collectif entraîneront le public à la polyvalente de Pierrefonds.

2 août 2013 à 19 h: les chorégraphes Emmalie Ruest, Geneviève Gagné et Andrew Turner seront au parc Verdun.

10 août 2013 à 19h15: le parc Beaudet accueille Emmalie Ruest, Geneviève Gagné, Andrew Turner.

24 août 2013 à 15 h: Emmalie Ruest, Marie Béland, Andrew Turner feront danser le public sur le site du collège Gérald-Godin.

24 août 2013 à 19 h: c'est au tour d'Hélène Langevin, Geneviève Gagné et Andrew Turner de mener la danse au Centre Henri-Lemieux.

8 septembre 2013 à 11 h: le parc Wilfrid-Bastien tinvite Emmalie Ruest, Geneviève Gagné, Andrew Turner.

20 septembre 2013 à 19 h: Emmalie Ruest, Hélène Langevin et Andrew Turner récidivent devant le métro Mont-Royal.

28 septembre 2013 à 14h30: le parc Jarry danse avec Emmalie Ruest, Geneviève Gagné et Atypique - Le Collectif.

CULTURE › FESTIVAL DE JAZZ DE MONTRÉAL

Cuba sous les doigts

Le pianiste Harold Lopez Nussa est de retour à Montréal pour une soirée alliant solo et trio

YVES BERNARD

Harold Lopez Nussa fait partie de la forte relève du piano cubain. De formation classique, il est littéralement tombé dans le jazz par la suite, mais il y a la sensibilité et les arômes de son île qui ressortent tout naturellement. S'il n'est pas toujours le plus exubérant des pianistes, il peut néanmoins plonger dans le rythme et s'adapter à plusieurs formules, comme il le fera lundi soir à la Cinquième salle de la Place des Arts, alors qu'il se produira d'abord en solo, puis en trio: une troisième apparition en quatre ans sous son nom au FIJM.

Il explique le programme: «En solo, je proposerai un souvenir de la musique que j'ai fait par moments avec quelques titres du répertoire du trio lorsque la musique s'y prête. Lorsque je compose, je pense d'abord ma musique au piano, puis les autres instruments suivent peu à peu. En trio, nous ferons une partie du répertoire de notre prochain disque, qui est presque terminé.»

Le titre est trouvé: *New Day*. Ce «nouveau jour» laisse-t-il présager plusieurs différences avec *El país de las maravillas*, l'album précédent? «Il est un peu plus électrique et j'y joue



Harold Lopez Nussa aime du jazz la liberté de pouvoir improviser et jouer sans que tout soit planifié.

aussi du fender rhodes. C'est la première fois que je fais ça dans un disque», répond Harold Lopez Nussa. *Je pense que ma musique y est parfois plus expérimentale. Il y a aussi plus de percussions. Elles sont plus intégrées à la batterie et au cajón flamenco, mais*

d'un point de vue cubain.»

Cette ouverture est manifeste dans *El país de las maravillas*, le pays des merveilles que Lopez Nussa a livré en 2011. D'entrée de jeu, des claquements de mains, des sifflets, des voix scandées et

chantées donnent le ton à une musique aux inflexions flamencas. Le pianiste se fait rythmique, mais livre aussi une sensibilité parfois plus classique. Il deviendra plus impressionniste ou plus dansant, souvent très jazz. Il offrira

quelques douces ballades très mélodiques, reviendra au jazz cubain avec un montuno plus emporté, se lancera vers le groove de la clave plus traditionnelle, puis redeviendra plus intime, fin, introverti, en contraste avec les swings lumineux de certaines pièces.

Il vient d'une famille de musique: son oncle Ernan Lopez Nussa est un réputé pianiste de jazz, son père s'est fait connaître comme batteur de jazz et sa mère, comme professeure de piano. Quant à son frère Ruy, il l'accompagne à la batterie. Harold a commencé avec la musique classique, interprétant Ravel, Bach et Villa-Lobos et se produisant sur disque avec l'Orquesta Sinfónica Nacional de Cuba.

Puis, ce fut le déclic pour le jazz. Il raconte: «J'ai tout de suite aimé la liberté de pouvoir improviser et jouer sur une musique qui n'est pas toujours aussi planifiée, sans toujours avoir l'énorme pression de devoir reproduire exactement une partition.» Ses muses se dédoublent alors: d'un côté, Herbie Hancock, Bill Evans, Bud Powell et Keith Jarrett; de l'autre, l'oncle Ernan, Rubén González, Chucho et Bebo Valdés. De cela, l'esprit cubain lui semble apparaître dans chacune de ses pièces, par un

rythme ou un genre qui s'y cache, même discrètement.

Lopez Nussa fait aussi partie de cette nouvelle scène havanaise révélée par Gilles Peterson avec sa compile *Havana Cultura* parue en 2009. Le pianiste y fait entendre *La jungla*. Il commente: «Ce disque offre le meilleur de ce qui se passe présentement à Cuba. Mais je pense que, malheureusement, on ne vit pas une époque de grande virtuosité musicale au pays. Heureusement, plusieurs font des choses très intéressantes et les styles y sont très diversifiés. Moi, par exemple, je fais du jazz une journée et j'accompagne une chanteuse de soul ou des auteurs compositeurs le lendemain. C'est un petit monde où tout se mélange.»

Il cresse aussi le rêve de mélanger le jazz avec un groupe de rumba, mais pour l'instant, il se concentre sur des projets à moins grand déploiement.

Collaborateur
Le Devoir

HAROLD LOPEZ NUSSA

À la Cinquième salle de la Place des Arts, lundi 1^{er} juillet à 19 h. Renseignements: 514 871-1881, www.montrealjazzfest.com

D Écouter aussi: La pièce *Guaríja* à ledevoir.com/culture/musique

MORAN

SUITE DE LA PAGE E 1

du maître, prévient Jason Moran. Le spectacle s'appuie surtout sur des fragments d'œuvres, des idées, des mots. La forme est ainsi très ouverte. Le pianiste donne l'exemple de la célèbre *Jitterbug Waltz*, «qui n'est plus une valse, mais ressemble à un jam de slow Rhythm'n'Blues». Ou encore *The Joint Is Jumpin'*, dont il repique le thème d'introduction pour le faire jouer en boucle et «construire de nouvelles fondations avec la mélodie au-dessus».

Comment respecter l'âme de la musique de Fats Waller dans ce contexte? En y mettant de la joie et du mouvement, répond Moran. «Il a écrit la plupart de ses pièces durant la Grande Dépression, rappelle-t-il. Il jouait pour des gens qui ne pouvaient pas payer leur hypothèque, il jouait pour des pauvres. Sa musique était une façon de s'élever, de sortir la tête de l'eau. J'ai voulu en faire une célébration.»

Une fête ludique, à l'image de la grosse tête de papier mâché à l'effigie de Waller qu'il portera ce samedi. La cigarette au bec, le chapeau melon, les sourcils proéminents, le sourire large. Prêt à faire la fête. Théâtre Jean-Duceppe ou pas.

Le Devoir

Au théâtre Jean-Duceppe, samedi à 21h30.

D Voir: Des extraits du *Fats Waller Dance Party* à ledevoir.com/culture/musique



FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL

Vijay Iyer en trois facettes

Plébiscité comme Jason Moran par les lecteurs du *Downbeat* (qui lui ont donné un total record de cinq titres en 2012, dont artiste de l'année), le pianiste Vijay Iyer pilotera le deuxième volet de la série Invitation. Trio, duo et solo au menu: le docteur en mathématiques ne joue pas dans les gros chiffres. Mais les possibilités musicales sont toujours infinies, a-t-il rappelé, en résumant chacune de ses propositions au *Devoir*.

Guillaume Bourgault-Côté - Le Devoir

Avec Stephan Crump et Justin Brown, le 4 juillet. Avec son trio acclamé par tout ce que le jazz compte de fans, Iyer tente d'élargir les horizons, dit-il. «Nous essayons de faire le plus qu'on peut faire avec ce format. Ça veut dire d'explorer différentes textures, de nouvelles manières d'orchestrer, de chercher comment distribuer l'énergie à travers le groupe. Ça implique de fouiller dans l'histoire du piano jazz, mais aussi dans des trucs complètement en dehors pour sortir de notre zone de confort. C'est tout ce bagage, cette recherche, ces perspectives qui convergent dans le moment présent que constitue un spectacle.»

En duo avec Craig Taborn, le 5 juillet. Les deux pianistes collaborent ensemble depuis quelques années et ont joué en duo à une dizaine de reprises, explique Iyer. «Nous avons un jeu très différent, mais nous avons plusieurs idées en commun — notamment sur l'approche de la composition et de l'improvisation. Tout ce

qu'on fait est d'ailleurs improvisé: nous construisons des choses dans le moment, et c'est un défi exaltant.»

En solo, le 6 juillet. Habitué et adepte de ce format, Vijay Iyer a lancé en 2010 un premier disque en solo. «J'aime collaborer avec plusieurs musiciens, mais le solo permet une collaboration avec l'audience. C'est une expérience chaque fois différente. J'écoute attentivement et je fais des choix selon ce que je décèle. On peut entendre respirer une foule... Pour moi, un spectacle solo est plus près d'une conversation que de la recherche d'un son précis ou d'une méthode précise.»

Au théâtre Jean-Duceppe, les 4, 5 et 6 juillet à 18h.

D Voir: Vijay Iyer en trio: à New York en 2013, puis à Kongsberg, en Norvège, en 2012 à ledevoir.com/culture/musique

Hydro Québec présente

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE FORGET

LA MUSIQUE DES GRANDS ESPACES

du 15 juin au 25 août 2013

SÉRIE LE DOMAINE DANSE
MERCREDI 3 JUILLET 20 H
Groupe RUBBERBANDance
Gravity of Center

SÉRIE FOUQUE ET PASSION
JEUDI 4 JUILLET 20 H
DOWLAND IN DUBLIN
Michael Slattery, ténor
La Nef

SÉRIE VIRTUOSES SANS FRONTIÈRES
VENDREDI 5 JUILLET 20 H
SOLODUO:
Lorenzo Micheli
et Matteo Mela, guitares

SÉRIE LES GRANDS RENDEZ-VOUS
SAMEDI 6 JUILLET 20 H
Alexandre Da Costa, violon
Wonny Song, piano

LES BRUNCHES-MUSIQUE
Tous les dimanches de l'été!
Du 9 juin au 1^{er} septembre

CAA QUÉBEC

CASINO CHARLEVOIX

Programmation complète
domaineforget.com | 1.888.DFORGET

Suivez-nous sur [f](https://www.facebook.com/domaineforget) [t](https://www.youtube.com/channel/UC...) [You Tube](https://www.youtube.com/channel/UC...)

Québec Patrimoine canadien Canadian Heritage Municipalité de Saint-Irénée



VINCENT TOI, PHI

Quand ce ne sont pas des couleurs criardes qui nous accueillent, c'est une musique tonitruante qui s'en charge.

Paradoxalement pop

Pour l'été, la DHC baigne dans Photoshop, les jeux vidéo, les airs rock, Hollywood et YouTube

POWER POINTS

Cory Arcangel, à la DHC/ART, Fondation pour l'art contemporain, 451 et 465, rue Saint-Jean, jusqu'au 24 novembre.

JÉRÔME DELGADO

Cet été, la DHC, la fondation du Vieux-Montréal vouée à l'art contemporain, vire au pop. À la culture populaire. Photoshop, jeux vidéo, airs rock, Hollywood, YouTube sont à la base des œuvres exposées dans les deux bâtiments de la rue Saint-Jean. L'exposition Cory Arcangel - Power Points se découvre dans une ambiance festive et bon enfant. Quand ce ne sont pas des couleurs criardes qui nous accueillent, c'est une musique tonitruante qui s'en charge.

Superficielle, la pratique de Cory Arcangel, artiste mi-trentenaire de Brooklyn? Elle colle à ce point à la surface des choses, en particulier à des écrans — d'ordinateur, de consoles de jeu, de cinéma, d'appareils portatifs —, qu'il est tentant de la réduire à des solutions faciles. Les photographies (couleur), les vidéos (sonores) et les installations (interactives ou cinétiques) séduisent et amusent, il est vrai. Il n'y a pas que les apparences, heureusement. Critique d'une époque où l'on consomme la culture comme un produit d'épicerie, Cory Arcangel fait dans le détournement de sens. Ses œuvres sont des ready-made médiatiques, parfois complexes. Manipulateur inventif, l'artiste trafique de l'intérieur les produits du marché informatique. Il est de ceux qui participent au retour de la fabrication « maison ». Le savoir-faire est très actuel, tout comme le cynisme au sujet du progrès technologique.

La vidéo *Super Mario Clouds* consiste en une cartouche piratée du célèbre jeu, duquel Arcangel n'a gardé que le ciel qui servait de toile de fond. Le répétitif mouvement des nuages révèle que quelque chose ne tourne pas rond. D'une simplicité redoutable, présentée comme un élément ornemental, *Super Mario Clouds* avait été vue à Montréal en 2005, lors de l'expo *Le système des illusions* au centre Vox.

Systèmes et allusions sont un peu, si on veut le résumer en deux mots, la matière et la manière Arcangel. Avec 25 œuvres — plus si on inclut des interventions textuelles, notamment dans un communiqué de presse virtuel —, l'expo *Power Points* rassemble une multitude d'astuces créées depuis 2002. Trop, par-



VINCENT TOI, PHI

Vue sur l'exposition *Power Points*, dans laquelle Cory Arcangel mélange genres et époques, art de pointe et culture de loisir.



SHELDAN COLLINS

Research in Motion (Kinetic Sculpture #6), Cory Arcangel, 2011

fois: dans une salle de l'espace satellite, *Super Mario Clouds* cohabite avec une danse de « présentoirs électriques » — l'installation *Research in Mo-*

Critique d'une époque où l'on consomme la culture comme un produit d'épicerie, Cory Arcangel fait dans le détournement de sens

tion — et avec du Paganini interprété à la guitare électrique, collage d'extraits YouTube à découvrir en DVD. Difficile, ici, de franchir la surface des choses.

Cory Arcangel mélange genres et époques, art de pointe et culture de loisir. L'utilisation qu'il fait de Photoshop pour créer des images grand format aux couleurs bonbon ressuscite une peinture formaliste, dans leurs

pires atours. Cette série d'œuvres, hyperléchées, presque mécaniques, est de la poudre aux yeux, d'autant plus dans cette salle où même le tapis, mauve, est d'un kitsch excessif. Ce discours du vide, comme celui des deux ordinateurs qui se répondent à coups de courriels « out of office » — l'œuvre *Permanent Vacation* —, goûte le fast-food.

Le meilleur chez Arcangel, qui a une formation en guitare classique, prend forme lorsqu'il s'imbibe de références musicales. Ça donne des résultats intéressants, proches de la composition. La projection vidéo sur deux écrans *Sweet 16* repique à Guns N'Roses un de ses célèbres tubes. La seule intro de *Sweet Child O'Mine*, répétée *ad nauseam*, devient une pièce

merveilleusement étourdissante, basée sur le principe du déphasage cher à Steve Reich et aux minimalistes. Les deux vidéoclips projetés en simultané s'imbriquent pour mieux exploiter la rupture — ou la frustration de ceux qui chanteraient la mélodie des Guns. L'impression de tourner en rond mène, cette fois, à une œuvre créative et critique.

La citation et le recyclage des images et des sons, propres à la culture libre, parsèment l'ensemble des salles. Cory Arcangel en tire un savant usage à travers l'esthétique du collage. La vidéo *Paganini Caprice No. 5*, par exemple. Ou *Drei Klaviersstücke, Op. 11*, qui reprend une pièce atonale de Schoenberg et met en scène des chats sur des claviers, tel que filmés par leurs propriétaires. La cohérence sonore découle d'un montage digne des meilleures chirurgies. Or on ne peut éviter de penser à Christian Marclay, un autre musicien visuel honoré par la DHC en 2008 qui, lui, s'abreuve de cinéma professionnel.

Comme le cinéma et la musique forment l'épine dorsale de *Power Point*, les visiteurs ont le loisir de s'y éterniser. Une installation composée d'un tourne-disque et d'une discothèque de 800 vinyles invite à jouer au DJ, alors que deux films, dont le son ou l'image a été altéré, sont projetés *in extenso*.

C'est pourtant une autre œuvre, *Self Playing Nintendo 64...*, banale en apparence, qui fait sensation. On y voit une étoile du basket échouer au lancer. Le martèlement audio, l'image grandeur nature et le dispositif « ras le sol », qui fait surgir la silhouette du spectateur passé devant, magnifient autant le droit à l'échec que la superficialité de la société du spectacle. C'est lorsqu'Arcangel tombe dans ces paradoxes qu'il mérite toute notre attention.

Power Point s'avère être la dernière exposition à la DHC signée John Zeppetelli. Le nouveau directeur du Musée d'art contemporain de Montréal, nommé au lendemain du vernissage à la DHC, aura contribué à la renommée de la fondation privée. Il aura été l'auteur autant de très bons coups (l'expo *Chroniques d'une disparition*, en 2012) que de choix douteux (*John Currin*, 2011).

Collaborateur
Le Devoir

D Voir aussi : D'autres œuvres de Cory Arcangel. ledevoir.com/culture/artsvisuels

Un ver dans la pomme

FRANCES HA

De Noah Baumbach. Avec Greta Gerwig, Mickey Sumner, Michael Esper, Adam Driver, Michael Zegen. Scénario: Noah Baumbach, Greta Gerwig. Image: Sam Levy. Montage: Jennifer Lame. États-Unis, 2012, 88 min.

MARTIN BILODEAU

Frances Ha est un ravissement. Sans être exclusif, précisons cependant que le sentiment sera principalement partagé par ceux qui aiment Eric Rohmer, le cinéma français et le Woody Allen de la période délimitée par *Manhattan* et *Hannah et ses sœurs*.

Noah Baumbach (*The Squid and the Whale*, *Margot at the Wedding*, *Greenberg*) partage avec le maître new-yorkais une vraie sensibilité européenne, fondée sur un sens inouï de la parole, un riche éventail émotionnel sublimé dans l'humour, ainsi qu'un amour inconditionnel du personnage comme moteur de l'intrigue (plutôt que l'inverse). Toutefois, Baumbach n'a jamais obtenu la reconnaissance populaire dont Allen fait l'objet depuis *Annie Hall*. Mais son nouvel opus, coécrit avec son épouse et muse Greta Gerwig (sa Diane Keaton à lui), pourrait l'en rapprocher. Car au risque de me répéter, *Frances Ha* est un ravissement.

En noir et blanc, comme *Manhattan*, justement, auquel il fait penser, notamment pour son regard amoureux sur une Grosse Pomme magnifiquement filmée, dans laquelle Frances (Gerwig), 27 ans, s'agitte comme un ver. Son horizon professionnel, c'est une troupe de danse moderne dans laquelle elle espère bien-

tôt être admise. Son horizon émotionnel, c'est Sophie (Mickey Sumner), sa meilleure amie, avec qui elle partage tous ses secrets et un appartement à Brooklyn. Son horizon sentimental, c'est son petit ami (Patrick Heusinger), qui, dans une des premières scènes du film, lui demande d'emménager avec lui. Tout déboule à partir de là. Par amitié pour Sophie, elle refuse. Il rompt. Sophie, sans prévenir, déménage chez des amis qui habitent Tribeca. Dans la foulée, la directrice de la troupe fait comprendre à Frances qu'elle devra se chercher un avenir ailleurs.

C'est dans ce rien-ne-va-plus, où l'héroïne est au tapis, que la fable moderne (ou le conte moral) prend son envol. Godiche immature et increvable, attachante et vulnérable comme Marie Rivière dans *Le rayon vert* et agaçante comme Béatrice Romand dans *Le beau mariage*, Frances se démène pour trouver à court terme une adresse où dormir, dans l'absolu sa place dans le monde. Le chemin étant tortueux, le récit parfois s'entortille, mais la grâce du film et du personnage vient de sa difficulté à s'extraire... de la difficulté.

La construction elliptique, par petits sauts dans le temps, évoque les mouvements d'une chorégraphie, d'abord chaotique, puis qui se raffine au fur et à mesure que les planètes du personnage s'alignent. Il y a du vrai et du sublime dans ce film à la fois libre et dépendant de ces autres dont il évoque et prolonge humblement le souvenir. Un ravissement. Vous l'avais-je dit?

Collaborateur
Le Devoir



MÉTROPOLE FILMS

Dans cette fable moderne où rien ne va plus, Frances, l'héroïne, se démène pour trouver sa place dans le monde.

13 juillet - JOLIETTE - concert inaugural
Festival international de Lanaudière

24-25 juillet - dans l'état de NEW YORK
**Musée de la danse - soirée de ballet
Exposition Georgia O'Keefe**

28 juillet - dans les Cantons de l'Est
Vignoble à Magog et concert à Orford



www.lesbeauxdetours.com
514-352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont
Titulaire d'un permis du Québec

CULTURE › CINÉMA

Un Vian saoulé par les images et les idées

L'ÉCUME DES JOURS

Réalisation : Michel Gondry. Scénario : Luc Bossy d'après le roman de Boris Vian. Avec Romain Duris, Audrey Tautou, Gad Elmaleh, Omar Sy, Aïssa Maïga, Charlotte Le Bon, Sacha Bourdo, Philippe Torreton. Image : Christophe Beaucarne. Musique : Étienne Charry. Montage : Marie-Charlotte Moreau. 125 min.

ODILE TREMBLAY

Publié en 1947, *L'écume des jours* de Boris Vian, son roman le plus connu, voire son chef-d'œuvre, constitue une lecture presque obligée au passage de l'adolescence. Le livre, à la fois romanesque et fatal, fleur bleue et grinçant, d'une poésie verbale délicieuse, vous laisse à l'âge tendre des papillons au cœur. Il n'est pas dit qu'il ait si bien vieilli, à moins que ce soit l'adulte en nous qui... que... Alors, s'y replonger avant de voir l'adaptation du cinéaste Michel Gondry procure une sorte de déception. Le film en fournit une autre, et plus grande. On reste effectivement plus dans l'écume. À d'autres, les clapotements furieux des marées.

Le maître d'œuvre d'*Eternal Sunshine of the Spotless Mind* semblait le candidat idéal, lui si visuel, si bricoleur, si fou braqué, comme Vian en somme. Jongleur d'images sur jongleur de mots. Mais...

L'écume des jours est un film encombré. D'idées, de mécaniques, d'effets spéciaux, d'éléments de décors biscornus, d'écrans, de plans rapides, de notes de musique. Nous voici emportés dans un maelström. Gondry vient du clip et il ne nous le laisse jamais oublier, tant c'est dense et tant ça déboule, avec des fulgurances nombreuses, mais une quête du bizarre finalement appliquée. L'émotion, substance fragile, n'y survivra pas, la poésie non plus. Les acteurs deviennent des éléments d'un Grand Tout sursaturé.

Très proche du roman, remarquez, ce film, avec les amours de Colin et Chloé, la passion du héros pour le jazz de Duke Ellington, le pianocktail qu'il a inventé, la souris qu'il a adoptée. Et, bien sûr, l'icône Jean-Sol Partre, inspirée d'on sait qui, philosophe dont l'ami Nicolas (Gad Elmaleh) est si fou qu'il se ruine en pièces de collection, en manuscrits, et dé-



Romain Duris et Audrey Tautou ne semblent pas croire à leurs personnages, tandis qu'Omar Sy se démarque dans *L'écume des jours*, l'adaptation cinématographique du roman de Boris Vian.

laisse sa douce (Aïssa Maïga). L'époque est d'un temps et de l'autre, entre 1947 et aujourd'hui. Un tas d'écrans surgissent alors que Vian avait écrit *L'écume des jours* avant

l'apparition de la télé. Mais pourquoi pas ?

Certains trucs marchent : la maison qui se contracte sous la tristesse ; d'autres sont trop kitsch : le nuage de l'amour

qui emporte les amoureux comme dans un manège.

Romain Duris (Colin) et Audrey Tautou (Chloé), avec des personnages dont les amours roses deviendront ternes avec

la maladie de madame, semblent ailleurs. Ils ne croient pas à leurs rôles. Nous non plus. Les décors les broient. Gad Elmaleh joue son personnage d'obsédé de Partre dans un registre plus proche du mime, façon Keaton, mais il semble le seul à habiter cette planète-là. Si une figure surnage, c'est celle d'Omar Sy, acteur statufié depuis le succès d'*Intouchables*, dont la chaleur humaine, le rire, la générosité parviennent à percer la forêt des décors. Dans son rôle de cuisinier farfelu, d'ami, de sage à demeure, il prend presque vie.

La dernière partie, plus sombre et grinçante, alors que tout se désagrège et que l'appartement rétrécit, aurait pu dégager un lyrisme de mélancolie, mais l'ivresse visuelle emporte tout sur son passage, à un rythme d'enfer. On admire d'ailleurs un moment la créativité sans bornes dont a fait preuve Gondry dans ce Paris qu'il a voulu enfanter autant par Prévert que par Vian, mais il nous saoule là où il aurait mieux fait de se mettre à l'écoute de la note bleue.

Le Devoir



James Thiérée, humoriste acrobate surdoué, a créé pour le film des numéros fort impressionnants.

Voltige sur gros fils

VOYEZ COMME ILS DANSENT

Réalisation : Claude Miller. Scénario : Claude Miller et Natalie Carter, inspiré de *La petite fille de Menno de Roy Parvin*. Avec Marina Hands, James Thiérée, Maya Sansa, Yves Jacques, Anne-Marie Cadieux, Aubert Pallascio. Image : Gérard de Battista. Montage : Véronique Lange. Musique : Vincent Segal. France-Canada-Suisse, 2011, 99 min.

ODILE TREMBLAY

Mal distribué et mal accueilli en France, lancé au Québec avec deux ans de retard, *Voyez comme ils dansent*, l'avant-dernier film de Claude Miller, disparu le 4 avril 2012, a été tourné pour l'essentiel au Québec et dans le train Montréal-Vancouver. Son adaptation de Mauriac *Thérèse Desqueyroux* aura gagné nos salles bien avant ce film-ci. Pourtant, *Voyez comme ils dansent* mériterait de quitter l'anonymat, non qu'il soit sans failles, mais parce qu'il comporte aussi des lignes de force, la principale étant James Thiérée, qui brille de mille feux.

En fait, le film se divise peu ou prou en deux parties inégales. La première, située en France, à Montréal et dans le train, se révèle de loin la plus inspirée. James Thiérée, petit-fils de Chaplin, humoriste acrobate surdoué qui avait émerveillé les Montréalais avec son spectacle *Raoul*, y joue son rôle d'artiste et a créé pour le film des numéros fort impressionnants, clou du film. Un affrontement père-fils sur fond de voltiges se révèle une scène particulièrement puissante.

On y suit la relation conjugale puis la quête de Lise (Marina Hands), une vidéaste fran-

çaise, dans le train transcanadien, qui filme les gens et les paysages. En fait, elle remonte la piste de son mari disparu (Thiérée), qui fut un grand homme de spectacle. Il l'avait laissée pour une autre. Et au hasard d'une escale ferroviaire, Lise retrouve Alex (Maya Sansa), la dernière compagne, médecin autochtone dans une réserve de l'Alberta où Vic avait changé de vie avant de disparaître de nouveau. Mort, sans doute. Évanoui dans la nature, à tout le moins.

Mis à part Yves Jacques, un collaborateur de longue date de Miller, qui incarne avec humour le contrôleur de train sans cesse à la rescousse de Lise et qui forme avec elle un tandem plein d'allant, les interprètes québécois jouent des rôles mineurs, réduits à quelques scènes, assez vite oubliées.

La proposition scénaristique alambiquée — le train paralysé dans le lieu perdu où vit la seconde femme de Vic — est tissée de gros fils. Le film repose dès lors sur la confrontation des deux « veuves », et le rythme s'égaré avec ce duo à cloche pied, qui trouve mal sa chimie. L'idée de montrer à travers leurs souvenirs la double personnalité de celui qu'elles ont aimé, un autre homme d'une épouse à l'autre, est excellente. Mais ces évocations et les répliques des femmes paraissent trop faibles. Dans cette réserve mohawke isolée, le fantôme de Vic ne parvient pas à imposer son ombre vivace, malgré la force des paysages qui parlent aussi. Par ailleurs, l'omniprésence des flash-back finit par embrouiller jusqu'aux lignes d'émotion, et le procédé étouffe le souffle qu'il avait poussé.

Le Devoir

Il était une voix

VIOLETA SE FUE A LOS CIELOS (V.F. : VIOLETA)

Réalisation : Andrés Wood. Scénario : Eliseo Altunaga. Avec Francisca Gavilán, Thomas Durand, Christian Quevedo. Image : Miguel Abal, Miguel Ioann, Littin Menz. Montage : Andrea Chignoli. Musique : Violeta Parra. Chili-Argentine-Brésil, 2011, 110 min. V.o. avec s.-f. ou s.-t.a.

ANDRÉ LAVOIE

Tous les éléments étaient réunis pour une biographie filmée aux allures de canonisation cinématographique : une enfance malheureuse, une carrière à l'ascension douloureuse, des drames familiaux, des déceptions amoureuses et, bien sûr, une fin tragique. L'existence de la chanteuse folk chilienne Violeta Parra (1917-1967) n'a rien d'un jardin de roses et offrait une matière aussi riche que larmoyante.

Ce n'est pas tout à fait ce qui a guidé le cinéaste chilien Andrés Wood (*Machuca*, film émouvant sur la fin brutale de la présidence de Salvador Allende vue par des adolescents) pour raconter cette vie ponctuée de multiples revers. Ils ne proviennent pas tous d'une quelconque main invisible voulant faire souffrir celle qui pourrait facilement se comparer, en intensité, à Joan Baez. Pour tout dire, Violeta apparaît souvent détestable, opiniâtre, capable de faire taire un public indiscipliné ou de bousculer les convenances lors d'événements officiels. Même



Francisca Gavilán incarne la fougueuse Violeta Parra.

un animateur de télévision ouvertement de droite, alignant les questions insidieuses (comme sur son âge...), n'arrivera pas à déstabiliser cette ardente partisane de la gauche.

C'est d'ailleurs une entrevue télévisée qui structure le récit forcément parcellaire de cette existence tumultueuse, jamais déclinée de façon strictement chronologique, jetant ainsi un éclairage nuancé sur cette femme complexe, habitée autant par l'espoir que par l'indignation. Cette révolte est d'abord nourrie par un père irresponsable, musicien porté sur la bouteille qui ne lui laissera qu'une guitare en héritage, et par ses rencontres avec des paysans dont certains ont beaucoup à lui apprendre. Car Violeta sera la dépositaire de chansons folkloriques qui seraient tombées dans l'oubli si elle n'avait pas fait office d'anthro-

pologue pour les recueillir, avec patience, voire obstination.

La détermination farouche de cette artiste constitue d'ailleurs le leitmotiv de ce film qui dévoile en filigrane le sort de tout un peuple, et ses conditions sociales ne cesseront jamais d'indigner cette passionaria de la musique comme de la tapisserie, aussi à l'aise dans les galeries du musée du Louvre que dans les quartiers pauvres de Santiago. Cette fougue émane aussi de l'interprétation en tous points remarquable de Francisca Gavilán, qui ressemble à cette icône de la chanson contestataire, mais sait aussi en saisir la révolte autant que la détresse. Elle entonne avec sa propre voix les airs qui ont rendu célèbre celle qu'Édith Piaf aurait sûrement adoptée comme sœur.

Collaborateur
Le Devoir

Une ville comme rivière(s)

RIVIÈRES PERDUES

Scénario et réalisation : Caroline Bâcle. Direction photo : Alexandre Domingue. Montage : Howard Goldberg. Musique : John Wilson. Québec, 2013, 72 min.



Dans les conduits et les tunnels, on suit l'eau montréalaise.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Elles coulent sous nos pieds, tantôt drues, tantôt filets. Enfouies sous le macadam et le béton, les rivières qui sillonnaient autrefois l'île de Montréal existent toujours, mais leur cours est désormais souterrain, une question de salubrité et d'urbanisme à la mode victorienne. Le documentaire *Rivières perdues*, fort d'une recherche minutieuse, les fait rejazzir sur le grand écran.

Présenté dans une version préliminaire l'automne dernier au Centre PHI dans le cadre d'une table ronde organisée par le Festival du nouveau cinéma (voir l'article « Dans les rivières souterraines de Montréal. Retour aux sources des villes », *Le Devoir* 6 octobre 2012), *Rivières perdues* a crû et

s'est bonifié. À Montréal, on s'attache à un trio d'explorateurs urbains, dont le photographe Andrew Emond, alors que l'on s'aventure sous terre avec eux. Dans les conduits et les tunnels, on suit l'eau ; moments d'éblouissement lors de l'exposition-installation qu'Emond a tirée de ses vaudrouilles clandestines.

Puis, voilà que l'on débouche dans le Londres de Charles Dickens à l'heure des explications et de la mise en

contexte. Après la Grande Puanteur de 1858, on décida en effet de « couvrir » les rivières polluées par l'industrialisation. L'exemple fut repris un peu partout dans le monde. Au passage, on cite les nombreux écueils environnementaux inhérents au système. D'intéressantes solutions sont proposées, notamment par ce couple d'architectes-paysagistes ontariens. À Séoul, on a déjà ramené le ruisseau Cheonggyecheon à sa gloire d'antan (non sans certaines dérives écologiques). À Yonkers, on a fait de même avec la Saw Mill River. Les deux villes ne s'en portent que mieux.

Retour à Montréal et à la rivière Saint-Martin, qui prenait sa source au sommet du mont Royal, près du cimetière. Retour à la grande Saint-Pierre qui courait, sinieuse, de Côte-des-Neiges à l'île des Sœurs. Dans la nuit silencieuse, Andrew Emond s'enfonçait dans un trou d'homme. Roule le générique, coulent les petites eaux.

Le Devoir

EXCENTRIS

ET AUSSI À L'AFFICHE :

BEFORE MIDNIGHT
ROBERT LINKLATER

THE BLING RING
SOFIA COPPOLA

HANNAH ARENDT
MARGARETHE VON TROTTA

L'ÉCUME DES JOURS
MICHEL GONDRY, 125 MIN., V.O. FRANÇAISE AVEC S.-T.A.

sfupesoup UN NOUVEAU COMPTOIR
SOUPESOUPE À EXCENTRIS
TOUS LES JOURS!

BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL

f e CINEMAEXCENTRIS.COM

LIVRES

Pourquoi on meurt, pourquoi on vit



DANIELLE LAURIN

C'est un roman de la lenteur et du bouillonnement intérieur. Un roman qui prend son temps et qui secoue après coup. C'est un roman de l'âme, attentif aux soubresauts de l'âme.

Atmosphère, la réflexion prime l'action. La plume est délicate, gracieuse. Mais sous ça résonne un gong. Chemin faisant, c'est une plongée existentielle qui s'offre à nous. Sur le thème de la mort que l'on porte en nous. Mais, paradoxalement, ce qui ressort, c'est la vie, la force de la vie.

A la fois sombre et lumineux, *La mort est un coucher de soleil*. Révoltant et apaisant, ce premier roman de la nouvelliste Claude-Emmanuelle Yance, récompensée il y a plusieurs années par le prix Adrienne-Choquelette.

Une femme apprend la mort d'une de ses connaissances. Technicien en informatique, l'homme venait chez elle une ou deux fois par année pour la maintenance de son ordinateur. C'est tout.

Comment expliquer que cette mort la bouleverse à ce point? Il s'est suicidé, d'accord. À 38 ans. Alors qu'il était père de deux enfants. C'est terrible. Mais de là à en faire une obsession...

On ne comprend pas, au début. Pourquoi prend-elle la plume pour écrire au disparu? Pourquoi le suicide de cet Alexis l'habite-t-il autant? De petits indices ici et là: il aurait pu être son fils, le fils qu'elle n'a jamais eu, elle qui a renoncé à être mère. Mais est-ce suffisant?

On n'est pas certain de vouloir être partie prenante de l'enquête qu'elle mène sur le suicidé. Le comportement de cette femme est étrange, elle est trop intense.

Elle se reproche d'avoir été distante avec lui, de n'avoir rien vu venir. Elle s'en veut de son aveuglement. Et de l'aveuglement des autres, autour. Des proches, surtout. Elle cherche des coupables.

Elle veut tout savoir de sa vie, de son passé. Elle va jusqu'à rencontrer la mère du suicidé pour reconstituer les morceaux. Elle veut comprendre:



RENAUD PHILIPPE LE DEVOIR

Le roman de Claude-Emmanuelle Yance se dessine comme une plongée existentielle dans «le plus grand mystère qui soit».

pourquoi a-t-il commis l'irréparable? Et comment peut-on venir à s'enlever la vie quand on est père de jeunes enfants?

«Mais comment accepte-t-on de ne pas voir grandir ses enfants, Alexis? Comment?», lui demande-t-elle dans sa lettre. Ça la dépasse. Et nous aussi.

De fil en aiguille, elle retrace l'histoire familiale de cet homme auquel on finit, nous aussi, par s'attacher. Elle cherche, elle creuse. Et elle trouve, en partie. Une part de mystère planera nécessairement.

Ce qu'elle trouve, en fait, à travers sa quête, c'est surtout elle-même. C'est la petite fille qu'elle a été et qui est morte à l'intérieur. Ondes de choc: des secrets enfouis, des silences maléfiques remontent à la surface. Par un effet de miroir, c'est au cœur de sa propre histoire qu'elle atterrit, tandis qu'elle écrit, qu'elle lui écrit à lui.

Cette longue lettre: une façon pour elle de le garder vivant, en quelque sorte. Mais tout aussi bien, une façon pour elle de se mettre à nu, de se regarder en face. D'interroger son propre rapport à la mort. Et à la vie, par conséquent. «Au fond, le vrai mystère, ce n'est pas la mort, se dit-elle, mais la vie. Il y a tant de manières d'être vivant.»

Le récit est ponctué par les vi-

sites de la narratrice à son vieux papa dans une résidence pour retraités. L'occasion pour elle, pour nous, de côtoyer de près la fragilité des corps vieillissants, de voir à l'œuvre la mort lente qu'est le vieillissement. L'occasion aussi de se pencher sur le droit à mourir dans la dignité.

Ainsi: «Est-il plus digne de se laisser vivre jusqu'à la fin que de choisir sa mort?» Des pages très fortes là-dessus. De très beaux personnages de vieilles personnes, aussi. Outre le père de 90 ans qu'on découvre petit à petit: une certaine madame Alice, qui est fatiguée de vivre.

Avec cette vieille dame, le roman s'ouvre vers l'ailleurs. L'impression, à mi-chemin, que l'histoire s'essouffle un peu. Qu'on s'écarte de la trajectoire principale. Et puis non. Ça s'enchaîne, ça se répond, c'est comme une chambre d'écho.

On avait eu accès au carnet d'Alexis, plutôt mince, décousu, on plonge maintenant dans le journal intime de Madame Alice. Oh merveille, en quelques pages, une vie se dessine, sur le bout des pieds. Même si c'est la mort qui s'annonce. Une mort choisie.

Dans son cahier, la vieille dame fatiguée qui sentait son corps l'abandonner et craignait de perdre ses esprits a noté:

«Choisir le jour et l'heure est un privilège. Le privilège d'entrer les yeux grands ouverts dans le plus grand mystère qui soit.»

Madame Alice a pris sa décision: quitter le monde des vivants. Elle était persuadée que la personne qui lui a le plus manqué dans sa vie l'attendait de l'autre côté. Qui peut se permettre de la juger?

Certainement pas la narratrice, qui demeure avec ses questions: «Certains s'accrochent ici en pensant que le seul vrai monde est celui dans lequel ils ont encore quelques proches, quelques amis. Est-ce qu'on part vraiment pour retrouver ceux et celles que l'on a aimés? Est-ce une raison suffisante?»

D'avantage de questions que de réponses, dans *La mort est un coucher de soleil*. Mais assurément, l'auteur ne craint pas dans ce roman de regarder la mort en face. Cette mort que l'on porte en soi, jeunes ou vieux.

Et c'est là que ça se produit: ce désir si fort d'ouvrir les yeux sur ce que Claude-Emmanuelle Yance appelle «l'imensité de la vie».

LA MORT EST UN COUCHER DE SOLEIL
Claude-Emmanuelle Yance
Lévesque éditeur
Montréal, 2013, 142 pages

POLARS

L'été noir, première fournée

MICHEL BÉLAIR

Il peut pleuvoir, tonner, tonner, même faire soleil jusqu'à la mi-septembre... la moisson de polars d'été est tellement riche que l'on s'en fout (presque) complètement. Sortez les écrans solaires et mettez le rosé au frais...

Après *Mystic River* et *Shutter Island* portés au cinéma par Eastwood et Scorsese, c'est avec *Un pays à l'aube* que Dennis Lehane s'est mis, il y a quelques années, à tracer un portrait du XX^e siècle états-unien en suivant le destin d'une famille d'Irlandais immigrée sur la côte Est. *Ils vivent la nuit*, le deuxième volet de la saga, nous mènera jusqu'aux prémisses de la Deuxième Guerre mondiale.

Nous sommes à Boston, en 1926, en pleine Prohibition, quelques années après la grève des policiers qui aura déchiré les rangs de la famille Coughlin. Cette fois-ci, le projecteur est braqué sur le plus jeune des fils du commissaire adjoint Thomas Coughlin de la police de Boston: Joe, le hors-la-loi. C'est avec lui, les deux pieds plongés dans un bac de ciment frais sur un remorqueur anonyme, au milieu du golfe du Mexique, que s'ouvre le roman...

Joe ne l'aura pas facile, mais il l'aura «vrai». Et intense. On le verra d'abord s'amouracher de l'étonnante Emma Gould, un «faux pas» qui va amener à contester l'autorité du caïd de la ville, à un braquage de banque qui va mal tourner, puis éventuellement à rencontrer, en prison, l'homme qui va changer sa vie: le parrain Maso Pescatore. Puis, voilà bientôt Joe Coughlin à Tampa à sa sortie de tôle; il va peu à peu y construire pour Pescatore un empire basé sur le trafic du rhum, approvisionnement les «speakeasies» des grandes villes de la côte Est en passant par la Floride et tout le golfe du Mexique jusqu'à Cuba.

C'est là, dans le rôle du «boss de Tampa» et plus précisément dans le quartier difficile de Ybor, que Tom rencontre Esteban, qui lui permettra de consolider ses acquis, mais surtout Graciella, le grand amour de sa vie. Tout cela sur un ton à la fois délicieusement romantique et d'une dureté souvent insoutenable. Mais si Lehane sait mettre en scène des personnages d'une époustouffante intensité, il excelle aussi à faire remonter dans ses moindres détails un contexte historique fascinant par les mélanges en tous genres et les oppositions qui le définissent.

Cette Amérique de truands se construit en fait sur une série de rêves déjà avortés à cause de la crise de 1929, mais aussi à cause des éléments radicaux et souvent contradictoires qui nourrissent le grand

«melting pot» américain. On y voit ainsi se mettre en place le règne de la mafia et la systématisation de la corruption à tous les niveaux de la société alors que, au même moment, un vent d'espoir souffle sur Cuba, où un certain Fulgencio Batista vient tout juste de libérer l'île de l'emprise d'un dictateur autoritaire et corrompu...

C'est l'Amérique qui se bute à ses rêves tout autant que celle qui, déjà, vomit ses propres entrailles. Un terreau idéal pour Dennis Lehane...

Tout faux

Le plus récent Deon Meyer raconte une autre enquête du capitaine Benny Griessel, aux



prises cette fois-ci avec un tueur en série qui s'amuse à tirer sur les policiers. Dès le départ, tout tourne autour de l'assassinat d'une jeune, belle et brillante avocate spécialisée dans les transactions dites de «discrimination positive» entre entreprises pour développer «l'économie noire sud-africaine». Le tireur fou prétend, dans des communiqués envoyés aux médias, que la police connaît le

meurtrier de l'avocate et refuse de lui mettre la main au collet; il s'engage donc à tirer chaque jour sur un policier jusqu'à ce que ledit meurtrier soit écroué.

Malgré le titre, l'histoire se déroule à un rythme plutôt lent avec la vraie vie très ordinaire en arrière-fond. Benny, toujours à lutter contre son alcoolisme et à garder un semblant de liens avec ses deux enfants, est en train de tomber amoureux d'Alexa, une chanteuse populaire alcoolique elle aussi... mais tout cela se retrouvera bientôt en arrière-plan quand le tireur cessera de viser les jambes et descendra un premier flic. Et là, les choses se précipitent à la vitesse grand V.

Corruption, trafic d'influence, blanchiment, crime sexuel? Il faudra décoder la trame du tissu de presque vérités et de faux-semblants sur lequel l'enquête reposait jusqu'à pour arriver à comprendre: la véritable cible de ces deux affaires entremêlées n'est pas du tout celle que l'on croyait. Heureusement, Benny parviendra à tirer tout cela au clair...

Collaborateur
Le Devoir

ILS VIVENT LA NUIT

Dennis Lehane
Traduit de l'américain
par Isabelle Maillet
Rivages, «Thriller»
Paris, 2013, 526 pages

7 JOURS

Deon Meyer
Traduit de l'anglais
par Estelle Roudet
Seuil, «Policiers»
Paris, 2013, 475 pages

Stefan Zweig, de doutes et de fuites

L'écrivain cosmopolite fait son entrée dans la Pléiade

GILLES ARCHAMBAULT

Quand, en juin 1940, il apprend la chute de Paris aux mains des troupes hitlériennes, Zweig écrit dans son journal: «À quoi bon vivre, et où vivre? Ce ne serait plus qu'une fuite incessante, une volonté de se maintenir au-dessus des eaux, mais je ne vois pas de pays où, à mon âge, je pourrais m'installer.» Il n'a pas 59 ans. Quelques lignes plus loin, il ajoute: «je ne supporte pas à la longue cette méfiance, cette haine autour de moi». Moins de deux ans plus tard, il se donnait la mort au Brésil, où il avait trouvé refuge.

Né à Vienne dans une famille de la grande bourgeoisie autrichienne, Zweig se découvre très tôt des affinités pour l'histoire, les idées, la littérature. À peine entré dans l'adolescence, il correspond avec des écrivains qu'il admire et qu'il ne tarde pas à traduire. Avant d'être un écrivain, il est traducteur. C'est ainsi qu'il deviendra l'ami du poète belge de langue française Émile Verhaeren, dont il ne se séparera qu'à cause du pacifisme dont l'aura convaincu Romain Rolland. Considérant qu'il fallait «se tenir au-dessus de la mêlée», Zweig, écrivain cosmopolite par excellence, considérait le voyage comme un art de vivre. Donnant des conférences un peu partout en Europe, ami de Freud, collectionneur de manuscrits et de correspondances autographes, il ne se reconnaît pas dans les valeurs du nationalisme. Élitiste tant qu'on voudra, mais curieux, insatiable, il n'a de cesse qu'il n'ait débutsqué ce que l'Art a de mieux à offrir.

Cette attitude lui vaudra, entre autres, l'hostilité des sionistes qui, dès l'aube du XX^e siècle, prônaient la création d'un État d'Israël. Zweig, quant à lui, craignait que ce nouvel État ne devienne à son tour oppresseur. Installé à Salzbourg pendant une quinzaine d'années, il assiste impuissant à la montée du nazisme. En 1934, il se réfugie à Londres, demande et obtient la nationalité britannique. Hannah Arendt lui reprochera de ne pas avoir dénoncé assez vertement le despotisme du Führer. Plus grave encore, son ami intime et compatriote Joseph Roth rompt avec lui. Zweig se désole de l'arrivée d'une nouvelle barbarie, mais il tarde à la dénoncer.

A vrai dire, Zweig ne se reconnaissait comme patrie que celle de la culture. Travailleur acharné, il détestait tout ce qui risquait de le détourner de sa tâche de découvreur. Balzac, Tolstoï, Dostoïevski sont pour lui des modèles, des inspirations. Il leur consacra des études toujours pertinentes. Quant à ses portraits de figures historiques, on pourrait les ignorer sans trop de mal. Ses notes de journal sont très parcellaires, quoiqu'instructives à plus d'un titre. Sa correspondance est à la fois brillante et fort instructive en ce qui a trait à la vie intellectuelle européenne de la première moitié du XX^e siècle.

Dans cette édition de *Romans, nouvelles et récits* présentée sans fatras universitaire par

Jean-Pierre Lefebvre, le lecteur est à même de constater le brio d'un écrivain qui sut très tôt mettre à profit les enseignements de Freud. Zweig est un analyste très subtil. Il sait creuser les méandres de l'âme. J'en veux pour preuve *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*, longue nouvelle dans laquelle il décrit la confession inattendue et improbable d'une bourgeoise. De même est-on happé dès les premières pages d'*Amok*. La confusion des sentiments se lit d'un trait. Comment ne pas revoir Zweig lui-même dans ce jeune universitaire qui découvre la vie intellectuelle et la vie

Zweig ne se reconnaissait comme patrie que celle de la culture

tout court? Les traductions réunies ici sont nouvelles et nous éparpillent certaines des approximations des versions connues jusqu'à maintenant dans le monde francophone. Jean-Pierre Lefebvre rappelle avec raison la popularité qu'y ont connue certains titres, et ce dès les années trente, Zweig étant à la fois un auteur populaire et un écrivain pour «happy few». On a suivi, pour cette édition, l'ordre chronologique de la parution et de l'écriture des textes originaux.

Ponts coupés

La pièce de résistance de ces deux forts volumes n'est toutefois pas une œuvre d'imagination. *Le monde d'hier* est le récit passionnant d'une vie qui se désagrège. Peu de temps avant de recourir à la solution finale, sans avoir à sa disposition

les notes et les livres qui lui permettraient de recréer son passé, l'exilé estime qu'il y a en lui «un instinct secret qui estime qu'entre notre aujourd'hui, notre hier et notre avant-hier, tous les ponts ont été coupés».

Les ponts sont coupés, mais l'écrivain meurtri qui est alors Zweig sait leur donner vie. Il évoque des personnes qu'il a connues, rend hommage à des figures illustres de son temps: James Joyce, Paul Valéry, Alban Berg, tant d'autres. Il confesse toutefois que la fréquentation passée de ces sommités n'a jamais chassé la fascination qu'a toujours eue sur lui sa collection d'autographes. Alors que, réfugié aux États-Unis puis au Brésil, il n'a plus que la mémoire pour l'aider à recréer un passé fabuleux, la guerre rendant inaccessibles ses dossiers, il n'est plus qu'un nostalgique qui assiste à ce qui paraît être la destruction définitive d'une Europe aimée.

Quatre mois avant son suicide, Zweig publiait *Brésil, terre d'avenir*. Voulait-il souligner de cette façon l'ironie de la situation? Pouvait-il songer à l'avenir? Le pays d'accueil lui fit, malgré la volonté qu'il avait exprimée, des funérailles nationales.

Collaborateur
Le Devoir

ROMANS, NOUVELLES ET RÉCITS TOME I ET II
Stefan Zweig
Gallimard,
coll. «Bibliothèque de la Pléiade»
Paris, 2013, 1450 et 1555 pages



FRANÇOIS GUILLOT AGENCE FRANCE-PRESSE

Dennis Lehane excelle à faire remonter dans ses moindres détails un contexte historique fascinant.

LIVRES

Orgueil et vanité :
de gros égos d'ailleurs et d'ici

LOUIS CORNELLIER

« **A**dmiration de soi fondée sur l'admiration qu'on croit inspirer aux autres », selon la formule de Bergson, la vanité n'a pas nécessairement bonne presse, mais n'en reste pas moins répandue en toutes contrées, surtout dans cette frange de la population qui a, selon les critères de notre époque (ici, vous pouvez compter les dollars), réussi.

« *Forme, particulièrement ridicule, de l'amour-propre* », comme l'écrit André Comte-Sponville dans son *Dictionnaire philosophique* (PUF, 2001), la vanité — on pourra aussi parler d'autosatisfaction, de fatuité, de jactance, de prétention ou de suffisance —, en général, choque, mais elle peut aussi faire rire. C'est encore Bergson qui écrivait que « *la seule cure contre la vanité, c'est le rire, et la seule faute qui soit risible, c'est la vanité* ».

Dans *Le petit livre des gros égos*, Edouard Launet prend le parti d'en rire, en brocardant avec style une quarantaine de personnalités, principalement françaises, abonnées à l'infatuation. D'abord ingénieur et ensuite journaliste scientifique avant de devenir reporter et chroniqueur culturel au quotidien *Libération*, Launet aime bien se bidonner en traitant de sujets par ailleurs sérieux. En 2004, dans *Au fond du labo à gauche* (Seuil), il s'amusa à présenter des recherches scientifiques improbables et pourtant bien réelles, du genre « *comment faire pour se pendre dans sa voiture* ». Le journaliste a donc l'esprit, la mauvaise foi et l'humour requis pour s'attaquer avec mordant aux « *maladies de l'égo* ».

Ils font rire, en effet, ces Alain Delon, qui s'autoproclame « *un des rares mythes vivants du XXI^e siècle* », Usain Bolt (« *Je suis une légende* », décreta-t-il), Mohamed Ali (« *Je suis le plus beau, le plus rapide, le plus grand* », asséna-t-il en 1960) et Salvador Dalí (« *Je suis le seul génie qui existe actuellement* »), trop pressés d'atteindre la gloire pour attendre qu'elle leur vienne des autres.

Des égocentriques en compétition

Faut-il parler d'artistes, de vedettes ou de « *people* » dans les cas de ces boursoufflures d'orgueil que sont l'animateur Thierry Ardisson, qui qualifie son émission *Tout le monde en parle* de « *miracle* » ; le designer Karl Lagerfeld, « *un vieil épouvantail chez qui l'innovation* »



FRED DUFOUR AGENCE FRANCE-PRESSE

Faut-il parler d'artistes ou de « *people* » dans les cas de ces boursoufflures d'orgueil dont fait partie l'animateur Thierry Ardisson, qui qualifie son émission *Tout le monde en parle* de « *miracle* » ?

tion consiste à passer de l'éventail au col amidonné », écrit Launet; Mick Jagger, « *un type insupportable, fabriqué et autocratique* » ; et l'ineffable Gérard Depardieu, qui se définit comme « *un Stradivarius dans*

Pour identifier les spécimens les plus remarquables de notre suffisance nationale, j'ai procédé à une consultation

« *une carrure de camionneur* » ? Son nouvel ami Poutine, tout entier consacré à sa perpétuelle mise en scène en habit de superhéros et convaincu d'être « *un pur et absolu démocrate* », aura de la compétition en matière d'égoïsme.

Des écrivains et intellectuels, on s'attendrait à plus d'esprit autocritique. Certains membres de la confrérie ne manquent toutefois pas de nous détromper. « *Monsieur de Chateaubriand*, disait Talleyrand, *se croit sourd depuis qu'il n'entend plus parler de lui.* » Malheureusement, à cet égard, l'auteur du *Génie du christianisme* a une postérité.

C'est l'outrecuidant Bernard-Henri Lévy, qui dit surtout « *je* », même en parlant de la révolution libyenne, c'est Sollers, qui se classe lui-même parmi les trois meilleurs écrivains français du moment, c'est l'insupportable Richard Millet, qui prend sa paranoïa et son obscurité linguistique pour le fin du fin.

Les têtes de Turc de Launet sont surtout des hommes, « *ce qui n'étonnera personne* », précise-t-il, et presque toutes françaises, car, continue-t-il, « *il se pourrait que la dilatation du moi soit un art français, voire une passion française* ». Or, je ne vous apprend rien en vous rappelant que le Québec, c'est un peu la France, que bon sang ne saurait mentir et que, donc, l'égance des tartarins et des matamores sévit aussi chez nous.

Suffisance nationale

Pour identifier les spécimens les plus remarquables de notre suffisance nationale, j'ai procédé à une consultation sauvage de mon entourage. Pouvez-vous nommer, ai-je de-

mandé à mes sources, des prétentieux québécois ? Voici les résultats de ce sondage absolument non scientifique : Denys Arcand, Marie-France Bazzo, Denise Bombardier, Lucien Bouchard, Marc Cassivi, Gregory Charles, Philippe Couillard, Sophie Durocher, Benoît Dutrizac, Patrick Huard, Régis Labeaume, Guy Laliberté, Jean Larose, Pierre Lavoie, Guy A. Lepage, Jean-François Lisée, Vincent Marissal, Pierre Karl Peladeau, Gilbert Rozon et Jacques Villeneuve. Intéressante, mais contestable dans certains cas, cette liste est évidemment incomplète (y aurait-il, par exemple, de gros égos au *Devoir* ?), et chacun s'amusera à la compléter suivant son analyse.

Je n'en retiendrai, pour ma part, que les égos qui s'imposent, les champions incontestés de la fatuité à la québécoise. La palme de cette divertissante compétition revient au cinéaste Denys Arcand, toujours aussi désagréable dès qu'on lui offre l'occasion de l'être. Dans le plus récent numéro de la revue *L'Inconvénient* (été 2013), le maître affirme que « *tous les cinéastes de [son] âge, avec une filmographie comparable, sont plusieurs fois millionnaires* » et que si lui ne l'est pas, c'est parce qu'il a le malheur d'appartenir à une culture pauvre, à une société qui, par ignorance, méprise la richesse et se complait dans une attitude mesquine de ressentiment envers les riches, si essentiels aux grands artistes comme lui.

Si on faisait une adaptation québécoise du décapant livre de Launet, on ne pourrait, de même, laisser de côté un Guy A. Lepage, icône d'une certaine gauche caviar très satisfaite d'elle-même, un Gilbert Rozon, qui se prend non pas pour le *break* mais pour le prophète de Montréal, un Guy Laliberté en clown narcissique qui se croit généreux en apportant des casinos aux pauvres, un Régis Labeaume en empereur mal dégrossi de province, un Jean-François Lisée si sûr d'avoir toujours raison qu'il ne parvient plus à garder pour lui les ratés de son incessant remue-ménages, un Jacques Villeneuve convaincu que son opportunisme fiscal est une manifestation de son génie, etc.

Bon, pour ne pas y passer l'été, j'arrête ici, en me disant qu'une chance qu'il y a des journalistes brillants et dévoués, comme moi, pour vous tenir au courant de tout ça.

louisco@sympatico.ca

LE PETIT LIVRE DES GROS EGOS

Edouard Launet
PUF
Paris, 2013, 192 pages

La grève qui vient

On s'en câlisse examine le processus de « *substruction* » qui s'est opéré durant le printemps érable

MARIE-PIER FRAPPIER

Sur la place Taksim, en Turquie, ou encore un peu partout au Brésil, la colère gronde ou explose. Les bras armés de l'État rivalisent toujours de brutalité. Chaque fois qu'un spectacle similaire est publié dans les réseaux sociaux, les plus ardens grévistes québécois s'embrasent. Leurs yeux brûlent toujours depuis le printemps 2012. Leurs membres meurtris font encore mal. Pour qui la grève est toujours vivante, il devient de plus en plus difficile de remettre le doigt dans ces plaies.

Un collectif de réflexion et d'écriture a pourtant décidé de porter la plume dans la fêlure en bravant tout le « *réurgit* » de bonne volonté commémorative qui a converti le printemps étudiant en simple objet de consommation historique. Pas question ici de masochisme. Il s'agit plutôt d'en retrouver la « *valeur* » vraie, dénuée des fétichismes sociaux propres à notre société techno-marchande, grâce aux remarquables analyses de grévistes proches ou loin de Montréal.

Il est question du récit en crescendo des six mois de conflit, ponctués par les nombreux épisodes de panique médiatique (les fumigènes du métro), la loi spéciale (« *on s'en câlisse, clac-clac-clac-clac* ») et les récits de manifestations choisies, livrés avec un t-shirt sur la bouche et une pierre à la main. On y décrit abondamment les liens sociaux aliénés par la biopolitique sécuritaire propre au Québec — lire la succulente partie « *Notre béton* » —, ainsi que les nouvelles techniques d'affrontement entre policiers et protestataires.

Inspiré entre autres par Benjamin Agamben, voire des Tiquun, l'ouvrage coédité par Sabotart (Montréal) et Entremonde (Genève) met en lumière le processus de « *substruction* » (subversion et construction) qui s'est opéré durant la grève et qui est réclamé tout au long de ses pages : « *Sa résolution émeutière* [culminant durant les émeutes du Plan Nord et de Victoriaville], sa charge créative [une analyse timide, mais claire] yoyante, des réseaux sociaux]



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

La « *résolution émeutière* » de la grève a atteint son paroxysme pendant les émeutes du conseil général du PLQ, à Victoriaville.

et son imprévisibilité plébéienne [le début des casseroles, et leur mise à mort du mouvement de grève].

A l'inverse des nombreux stimulants de « *servitude volontaire* » qui ont été publiés jusqu'ici, *On s'en câlisse* ose présenter la grève dans sa totalité, en avançant le « *faire-grève* » et en explicitant ses potentialités.

Il faut aussi lire l'œuvre « *profane* » du Collectif de débrayage, ne serait-ce que pour cette critique lucide des gouvernements avant, pendant et après le printemps : son arsenal sémantique, sa police, sa « *contribution* » au faire-grève, quoi ! Puis retenons enfin cette critique cinglante des milieux militants, de la CLASSE en particulier, cette « *machine abstraite* [qu'il faut savoir activer et trancher au bon moment].

On s'en câlisse, livre d'histoire ou événement ; sa lecture offre seulement un baume insurrectionnaliste dans le désenchantement de nos vies quotidiennes depuis que fut proclamée la fin du « *rêve général illimité* ».

Le Devoir

ON S'EN CÂLISSE HISTOIRE PROFANE DE LA GRÈVE PRINTEMPS 2012 Collectif de débrayage Éditions Entremonde et Sabotard Québec, 2013, 288 pages

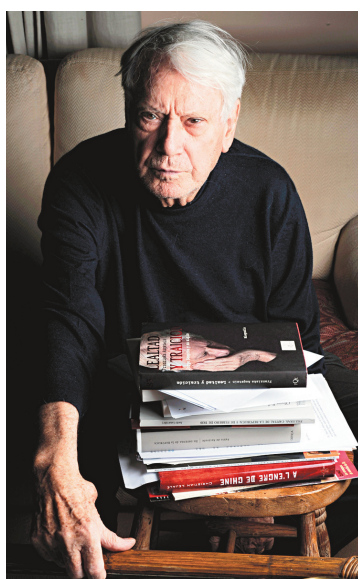
LECTURES D'ÉTÉ

Des essais philosophiques dans ses valises

GEORGES LEROUX

Il arrive souvent que des essais brefs ou passés inaperçus refassent surface au moment de faire ses valises de vacances. En voici quelques-uns. Réunis après sa mort en juin 2011, quelques textes de Jorge Semprún (*Le métier d'homme*, Husserl, Bloch, Orwell, Morales de la résistance, Climats, 2013) évoquent trois hautes figures de la pensée européenne. On notera en particulier l'intérêt de relire, à travers les yeux de Semprún, la conférence de Husserl en 1937, où il évoque pour la première fois la notion de supranationalité.

Dans un autre registre, les réflexions du physicien Étienne Klein sur le temps explorent les dimensions, naturelles et subjectives, de la durée et de la temporalité (*Le temps (qui passe ?)*, Bayard, 2013). Concis et superbement écrit, cet essai mérite le détour. Michaël Foessel (*Après la fin du monde. Critique de la raison apocalyptique*, Seuil, 2012) s'interroge sur l'inquiétude contemporaine face aux catastrophes de toute na-



MIGUEL MEDINA AFP

L'Espagnol Jorge Semprún évoquait déjà en 1937 la notion de supranationalité.

ture qui marquent le présent. Sommes-nous vraiment dans un « *après* » déterminant, ultime ? Et si oui, quel sens donner aux tâches du présent ? Nourri d'une lecture critique des penseurs de la fin (Hegel, Heidegger), ce livre intervient dans une conjoncture qui lui

donne toute sa pertinence.

Sur un thème connexe, l'essai de Frank Burbage reprend la question du doute sur la possibilité de trouver des solutions aux problèmes du développement (*Philosophie du développement durable*, PUF, 2013). Des enjeux techniques de la croissance à la critique morale de la démesure, Burbage montre l'importance de la réflexion philosophique sur ces questions.

On pourra lier aussi la méditation de Barbara Cassin sur l'enracinement et le déracinement, le voyage et l'exil (*La nostalgie. Quand donc est-on chez soi ?*, Autrement, 2013). À travers les figures d'Ulysse, d'Énée et de Hannah Arendt, une riche réflexion sur le déplacement. Formidable lecteur et vulgarisateur de la philosophie, Roger-Pol Droit propose deux titres : un recueil d'expériences de pensée, suscitant l'échange (*Petites expériences de philosophie entre amis*, Plon, 2012), et un alphabet de sa pensée, présentée comme un dictionnaire thématique de réflexions sur divers sujets (*Ma philo perso de A à Z*, Seuil,

2013). On y retrouvera les grandes passions de l'auteur, la pensée grecque en particulier, et de grands maîtres comme Pierre Hadot, qu'il a bien connu, mais aussi la spiritualité indienne, la littérature allemande, etc. Le genre de la forme brève est difficile, mais ces courtes proses ne sont jamais banales.

Un autre dictionnaire, signé André Guigot (*Dictionnaire philosophique et passionné de l'amour*, Milan, 2013), présente un alphabet moral étonnant : C pour caresse, F pour fidélité et K pour Krisis ! Enfin, un livre peut-être plus serré et dense pour la saison, dans un genre bref pour son sujet : des variations musicales sur la pensée de Martin Heidegger (*Improvisation sur Heidegger*, Cerf, 2012). Croisant la musique, la littérature (de belles pages sur l'être à partir d'Apollinaire) et la philosophie, cet essai très fin montre que l'écriture philosophique peut encore innover et surprendre.

Collaborateur
Le Devoir

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 17 au 23 juin 2013

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)
Romans québécois		
1	Saccages	Christine Brouillet/Courte échelle 1/2
2	Lit double • Tome 2	Janette Bertrand/Libre Expression 2/4
3	Souvenirs de la banlieue • Tome 5 Tante Irma	Rosette Laberge/Les Éditeurs réunis 4/2
4	Man	Kim Thuy/Libre Expression 3/12
5	Lit double	Janette Bertrand/Libre Expression 5/4
6	La fiancée américaine	Éric Dupont/Marchand de feuilles 7/34
7	Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique !	Amélie Dubois/Les Éditeurs réunis 6/33
8	Souvenirs de la banlieue • Tome 4 Junior	Rosette Laberge/Les Éditeurs réunis 9/16
9	Les héritiers d'Enkidiev • Tome 7	Le conquérant Anne Robillard/Wellan 8/13
10	Souvenirs de la banlieue • Tome 3 Sonia	Rosette Laberge/Les Éditeurs réunis -/1

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)
Romans étrangers		
1	Inferno	Dan Brown/Lattès 1/4
2	Le cinquième témoin	Michael Connelly/Calmann-Lévy 2/2
3	Cinquante nuances plus sombres • Tome 2	E. L. James/Lattès 5/24
4	Cinquante nuances plus claires • Tome 3	E. L. James/Lattès 3/20
5	Cinquante nuances de Grey • Tome 1	E. L. James/Lattès 4/38
6	Une chanson douce	Mary Higgins Clark/Albin Michel 6/5
7	Le manuscrit retrouvé	Paulo Coelho/Flammarion 8/3
8	Demain	Guillaume Musso/XO 9/15
9	Secret d'été	Elin Hilderbrand/Lattès 10/2
10	Le manipulateur	John Grisham/Robert Laffont 7/9

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)
Essais québécois		
1	La bataille de Londres	Frédéric Bastien/Boréal 1/11
2	La Constitution québécoise. Essais sur le droit...	Daniel Turp/JFD -/1
3	À brûle-pourpoint	Normand Lester/Intouchables 2/13
4	Libérez-nous des syndicats!	Éric Duhaime/Genex 5/4
5	Aimer, enseigner	Yvon Rivard/Boréal -/1
6	Journal d'un écrivain en pyjama	Dany Laferrière/Mémoire d'ancier 4/19
7	Vieillesse avec grâce	Denise Bombardier/Homme 3/19
8	Le printemps québécois. Une anthologie	Collectif/Écosociété 9/2
9	Barack Obama et le printemps arabe	Sami Aoun / Gilles Vandal/Athéna 6/2
10	En terrain miné. Correspondance en temps de guerre	Roxanne Bouchard / Patrick Kégle/VLB -/1

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)
Essais étrangers		
1	Vers un nouvel ordre du monde	Gérard Chaliand/Seuil -/1
2	Repenser le vieillissement	Norin M. Hadler/PUL 10/9
3	101 raisons de croire en demain. Pourquoi nos enfants...	Eduardo Punset/Transcontinental -/1
4	Notre troisième cerveau. La nouvelle révolution...	Jean-Michel Oughourlian/Albin Michel 2/3
5	Les milliardaires. Comment les ultra-riches nuisent...	Linda McQuaig / Neil Brooks/Lux -/1
6	Une autre vie est possible	Jean-Claude Guillebaud/Tcomoclaste 9/3
7	Menace sur nos libertés. Comment Internet...	Julian Assange/Robert Laffont 1/2
8	Adolf Hitler. La séduction du diable	Laurence Rees/Albin Michel 6/16
9	La vérité sur le hamburger. Pourquoi manger...	Marianne Thieme/Transcontinental -/1
10	Destruction massive. Géopolitique de la faim (Édition revue)	Jean Ziegler/Points -/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.